
Franco-Québécois et Québécois des minorités ethniques: lignes de fracture et de suture

Anne Laperrière et Denis Beaulé
Département des sciences de l'éducation
Université du Québec à Montréal

La dernière décennie a été marquée par un questionnement de plus en plus aigu, dans les sociétés occidentales ouvertes à l'immigration, sur les moyens d'assurer la cohésion sociale face au pluralisme liée à la montée fulgurante de la mondialisation. De vastes projets, comme celui de *Metropolis*, alliant chercheurs et décideurs gouvernementaux d'Europe et d'Amérique du Nord autour des problèmes d'intégration des immigrants dans les villes témoignent de l'ampleur de cette préoccupation. De nombreux ouvrages philosophiques et politiques, cherchant à définir les principes et les procédures pour une nouvelle citoyenneté qui ne serait plus tant fondée sur une culture et une histoire partagées que sur des valeurs et un projet communs, ont été publiés récemment. Mais qu'en est-il de la position des populations elles-mêmes? La nouvelle donne les a-t-elle poussées, au fil de leurs interactions avec les autres, à remettre en question leurs perspectives sur les fondements de la cohésion sociale? Rares sont les recherches qui ont été menées à ce jour sur ce sujet. Nous nous proposons de présenter ici les données de deux recherches, conduites auprès de jeunes Montréalais, qui peuvent éclairer les processus de négociation entre la majorité et les minorités ethniques sur la place des uns et des autres dans la société québécoise. Nous passerons rapidement sur la première étude menée auprès d'étudiants du secondaire et qui a déjà donné lieu à plusieurs articles, pour nous attarder sur la seconde qui observe une population à ce jour peu étudiée: les étudiants du collégial.

LES JEUNES DU SECONDAIRE ET LA DIVERSITÉ ETHNIQUE

La première étude date déjà de plus de dix ans, mais nous l'avons retenue tout d'abord parce qu'elle est l'une des rares à traiter de la construction des relations sociales entre groupes majoritaire et minoritaires au Québec, puis parce que les dynamiques qu'elle met au jour sont fort probablement toujours actuelles dans les écoles montréalaises. Cette recherche, à laquelle ont participé plus de 500 jeunes rencontrés en groupes naturels d'amis, de même sexe dans la plupart des cas, s'est faite dans deux écoles montréalaises. Dans la première, la majorité franco-québécoise (65%) était entourée de jeunes nés, pour la plupart, au pays, mais issus de deux groupes minoritaires également importants, l'italien et le haïtien (environ 15% chacun). Dans la seconde, le groupe franco-québécois, minoritaire, était immergé dans une myriade de minorités venues récemment de tous les continents. Sauf exception, dans les deux écoles, nous avons interviewé des groupes d'amis de même sexe et de même origine ethnique (franco-québécoise, italienne ou haïtienne) en plus de quelques groupes ethniquement mixtes¹. L'échantillonnage et l'analyse se sont faits selon les règles de la théorisation ancrée et l'analyse des processus présentés ici a atteint la saturation (aucune donnée nouvelle ne les contredisant depuis). L'origine sociale des étudiants interrogés dans les deux écoles était dans l'ensemble assez semblable (essentiellement ouvrière ou de classe moyenne), la classe moyenne supérieure étant cependant plus représentée chez les Franco-Québécois de l'école hautement multiethnique. Les groupes rencontrés se répartissaient également entre jeunes de 1^{ère}, 3^e et 5^e années du secondaire (12-13 ans ;

1. Chez les élèves du 5^e secondaire, nous avons interviewé, dans chaque école, quelques groupes mixtes, garçons et filles, parce qu'ils étaient plus fréquents à ce niveau. Dans l'école hautement multiethnique, il a été facile d'interviewer pratiquement tous les jeunes d'origine haïtienne et italienne de même qu'un bon nombre de Franco-Québécois étant donné la petite taille de chacun de ces groupes. De plus, nous avons échantillonné plus de groupes d'amis ethniquement mixtes, étant donné qu'ils étaient la norme dans cette école.

14-15 ans ; 16-17ans)². Le questionnement portait sur la construction de l'identité culturelle et des relations sociales des jeunes, à l'école, dans le quartier et dans la famille³.

DES IDENTITÉS CULTURELLES EN COMPÉTITION

Dans la première école, où deux blocs minoritaires font face à une forte majorité de Franco-Québécois, on note chez la majorité des plus jeunes (12-13 ans) un tabou de la différence et une volonté de se fondre dans le groupe : les Franco-Québécois classent d'emblée leur confrères et consœurs des minorités comme des Québécois ou des Québécoises en devenir : on ne doute pas de l'attrait de la culture majoritaire. Sauf exception, les minorités font tout pour confirmer ce jugement : une majorité d'Italiens d'origine s'affichent culturellement comme Québécois, quitte à cacher ce qui leur est spécifique, et les jeunes d'origine haïtienne font de même. En conséquence, l'illusion de la convergence culturelle est parfaite.

Le portrait change radicalement en 3^e secondaire. Les définitions culturelles que les jeunes des divers groupes donnent d'eux-mêmes sont, dans l'ensemble, contradictoires, quoique l'on note une certaine convergence autour des valeurs d'autonomie et de liberté. De plus, ces définitions culturelles mènent directement à des divergences sur le plan du bien-vivre ensemble. Ainsi, les Franco-Québécois se définissent comme respectueux de l'autonomie des individus, égalitaristes, hédonistes, pacifiques et unilingues francophones. La société qu'ils proposent est fondée sur le respect de la liberté individuelle garantie par les institutions. En contrepartie, les jeunes d'origine italienne se définissent comme solidaires, respectueux de leurs aînés et de la moralité des femmes, travaillants et

2. Notons qu'il ne s'agit pas d'une étude de cohortes, étant donné le temps restreint qui nous était imparti pour cette recherche. Seuls les répondants de 3^e et de 5^e secondaire de la première école proviennent du même groupe d'élèves.

3. Les neuf rapports de recherche de cette étude (sous la direction d'Anne Laperrière) ont été publiés en 1993 par l'Institut québécois de recherche sur la culture (Documents de recherche). Les articles les plus importants y référant se retrouvent en bibliographie.

trilingues. La société qu'ils proposent est une société multiculturelle où les groupes échangent dans la sphère économique, font des compromis dans la sphère politique et défendent les valeurs qui leur sont propres dans la sphère culturelle. Enfin, les jeunes d'origine haïtienne se définissent comme solidaires, chaleureux, combattifs, égalitaires et opposés au racisme. Ils proposent une société débarrassée des discriminations de tous genres, en particulier du racisme, donnant une chance égale à chaque individu. Les jeunes de tous ces groupes souhaitent vivement échanger leurs points de vue, mais ils déplorent que le débat entre les groupes tourne, plus souvent qu'autrement, au vinaigre et qu'aucun adulte de l'école ne soit prêt à le tempérer. La conséquence est que, rendus en 5^e année du secondaire, la majorité de ce même groupe d'étudiants a renoncé aux échanges. Les Franco-Québécois rêvent de déménager dans une banlieue francophone homogène où ils ne seraient plus accusés de racisme et ne subiraient plus la hargne des minorités. Les jeunes d'origine haïtienne ont majoritairement opté pour le repli sur leur propre groupe ou une coalition des non-blancs qui, selon certaines données, devraient être majoritaires sur l'île de Montréal en 2030. Seuls les jeunes d'origine italienne affichent des attitudes encore ouvertes à l'échange, mais force est de constater que, dans les faits, les amis proches qu'ils identifient sont presque tous italiens.

Bref, ce terrain relate l'histoire d'un rendez-vous manqué entre trois groupes de jeunes dont la plupart opteront pour le confort de la séparation et de l'indifférence en espérant, chacun de leur côté, que l'équilibre social évoluera en leur faveur.

UNE IDENTITÉ CIVIQUE EN CONSTRUCTION

L'étude menée à la même époque dans une école secondaire hautement multiethnique de l'Ouest de la ville révèle un parcours tout autre. Ici, la situation minoritaire des Franco-Québécois et l'impossibilité pour les autres de recruter leurs amis que dans leur cercle ethnique, puisque le groupe le plus important après les Franco-Québécois ne compte que 7% des élèves de l'école, obligent à l'ouverture et à des alliances qui passeront d'abord par les aires géographiques d'origine des jeunes et les langues qu'ils contrôlent le

mieux (la ligne de partage la plus importante étant celle des langues officielles canadiennes) pour ensuite laisser place aux choix individuels. Ce qui frappe ici, c'est le contraste entre les parcours de chaque groupe.

En première année du secondaire, les Franco-Québécois sont des inconditionnels de l'interculturel, curieux de tout et se mettant spontanément à la place des autres. En 3^e secondaire, cet enthousiasme est tempéré chez certains par un besoin d'affirmer leur propre culture et leur présence sur le territoire du Québec ; on s'impatiente alors de la lenteur de l'adaptation des immigrants, mais sans en venir à une attitude de rejet. En 5^e secondaire, on devient très conscient de l'univers anglophone dans lequel les immigrants ont choisi d'évoluer ; on trouve la situation frustrante, mais on n'en veut pas nécessairement aux individus. Aux côtés de ce sous-groupe, inquiet de l'avenir du fait français, un autre groupe tout aussi important, les Franco-Québécois se montrent plus confiants et estiment que leur force démographique combinée à des mesures incitatives suffiront à établir l'équilibre.

Les jeunes d'origine italienne (moins de 2% de la population étudiante), affolés par l'étrangeté du monde bigarré auquel ils ont eu à faire face en 1^{ère} secondaire (ils auraient préféré l'école anglaise de leur quartier), arrivent, en 3^e secondaire, à s'entourer d'anglophones issus comme eux de cultures autres, pour se départir en fin de parcours de toute peur à l'endroit de la diversité culturelle et de toute agressivité à l'endroit des francophones dont ils comprennent maintenant les peurs tout en ne partageant pas leur évaluation de la situation.

Les jeunes d'origine haïtienne ont un parcours semblable. Méfiants à leur arrivée à cette école secondaire, ils découvrent un environnement multiethnique qui proscrit tout racisme et trouvent, chez la jeune génération, franco-québécoise en particulier, d'ardents défenseurs de l'antiracisme qui ne craignent pas d'affronter ouvertement leurs parents et leurs professeurs pour défendre leurs amis haïtiens. En fin de parcours, ces jeunes d'origine haïtienne pourront s'identifier, tout comme les autres, à une nouvelle génération qui a eu la chance unique de vivre pleinement la multiethnicité, de voir le monde autrement et qui sauront que les peurs de la génération

antérieure peuvent être dépassées et qu'une société sans discrimination ethnique est possible.

Les jeunes ne sont pas arrivés sans peine à cette position quelque peu utopiste. Dès la première année du secondaire, ils ont appris à relativiser ce qu'ils observaient et à se faire des amis. De la 3^e à la 5^e année du secondaire, ils ont observé les styles et les positions changeantes des individus pour conclure que la personnalité primait sur l'ethnicité. Ils ont appris à mettre de l'eau dans leur vin pour ne pas blesser. Enfin, cette connaissance intime de l'autre leur a donné suffisamment d'assurance pour négocier leur place auprès de leurs concitoyens.

LES JEUNES DU COLLÉGIAL ET LA DIVERSITÉ ETHNIQUE

L'étude de Denis Beaulé (1998), de type plutôt ethnographique, a été faite au niveau collégial où des observations, des collectes de données documentaires (essentiellement des journaux étudiants) et des entrevues ont été menées de façon intensive principalement dans trois collèges montréalais à taux de multiethnicité est élevé. Dans les autres collèges, les chercheurs ont étudié que des phénomènes ponctuels. La question de départ était la suivante : « Le partage d'une langue commune, le français, suffit-il à assurer l'intégration des minorités non-européennes dans le milieu collégial, ou d'autres frontières que celle de la langue existent-elles entre les Québécois-français et ces groupes ? » Les groupes ciblés par cette recherche étaient les Franco-Québécois et ceux des minorités visibles d'origine haïtienne, latino-américaine et arabe. Cette étude, qui couvre finalement un bon nombre de collèges d'enseignement général et professionnel (CEGEP) et utilise une documentation variée, n'a pas le caractère systématique et contrôlé de la première, mais elle fait appel à des témoignages – trouvés surtout dans la presse étudiante – concernant l'éloignement et le rapprochement entre les groupes ethniques. Certes, une sélection a été faite parmi les articles soumis, mais les textes reprennent de façon plus élaborée les propos qui reviennent sans cesse dans les entrevues et les observations réalisées sur place. Ces témoignages reflètent donc les préoccupations significatives chez les étudiants du niveau collégial. Nous en avons

retenu une série qui éclairent particulièrement bien les processus et les arguments qui érigent ou abolissent les frontières entre les groupes.

Pourquoi comparer cette étude avec la précédente? Même s'il ne s'agit ni des mêmes jeunes (six années se sont écoulées entre les deux études et, au collégial, les étudiants ne viennent pas tous du même quartier de la ville) ni du même contexte politique (le référendum sur la souveraineté du Québec ayant aiguisé les oppositions entre les groupes ethniques), une comparaison entre les deux études n'en reste pas moins intéressante puisqu'elles mettent en scène la majorité et les minorités et que leur questionnement est large. Par ailleurs, les principaux groupes étudiés sont en partie les mêmes (Franco-Québécois, Haïtiens et, dans une moindre mesure, Latino-Américains d'origine⁴). Enfin, les résultats révèlent une continuité dans les thématiques abordées même si elles deviennent beaucoup plus sélectives et contrastées au collégial parce que, à ce niveau, les jeunes ont acquis une assurance, un vocabulaire et une capacité d'analyse qu'on ne leur trouvait pas au secondaire.

Selon Beaulé il existe deux lignes de fracture importantes entre les groupes majoritaire et minoritaires au niveau collégial : la première est de nature politique, la seconde, culturelle⁵. La première fracture préoccupe surtout les garçons tant du groupe majoritaire que des groupes minoritaires et la deuxième, seuls les groupes minoritaires. Dans chaque cas, l'étude dégage une position prédominante flanquée de positions plus radicales d'une part et plus nuancées de l'autre. Seule une position nuancée permettrait l'intégration des groupes autour d'un projet commun.

-
4. Les Latino-Américains étaient présents dans les groupes ethniquement mixtes interviewés dans les deux écoles secondaires, bien que nous n'ayons pas focalisé nos analyses sur eux.
 5. Beaulé avait d'abord élaboré une hypothèse sur le racisme comme frontière entre les groupes mais, comme c'est le cas dans beaucoup d'études antérieures, les groupes minoritaires se sont montrés très discrets sur le sujet de telle sorte qu'on n'a pas pu retenir ces données parce que trop fragmentaires.

LA FRACTURE POLITIQUE

D'entrée de jeu, rappelons que cette recherche a été menée sur le terrain en 1997, peu après le référendum sur la souveraineté québécoise qui avait fortement avivé les tensions entre les groupes ethniques. Tous les répondants avaient encore en tête la courte victoire du NON (par 0,05 %) et l'accusation lancée par le premier ministre de l'époque, Jacques Parizeau, contre « l'argent et les votes ethniques » qui avait fait couler beaucoup d'encre dans les journaux collégiaux⁶.

La position prédominante chez les jeunes Franco-Québécois concernant la participation des minorités au projet national se formule comme suit : est Québécois celui qui croit en un Québec français, quelle que soit son origine ethnique. Qui n'y croit pas est un ennemi.

Un Québécois c'est quoi? Un Québécois, c'est une personne de toute origine qui décide de faire partie du peuple du Québec et qui croit en l'avenir d'un pays du Québec. [...] Les autres qui refusent l'identité québécoise sont des ennemis (S. S., *La République*, 4 : 4 (mars 1997), p. 12 cité dans Beaulé, 1998 : 81)⁷.

Les Franco-Québécois, du fait de leur nombre et de leur plus longue présence sur le territoire, dominent les autres groupes. Quant aux jeunes des minorités ethniques, la plupart estiment leur destin indissolublement lié à celui des Franco-Québécois, mais ils condamnent fermement la position qui consiste à nier aux minorités ethniques le droit de se prononcer librement sur l'avenir du Québec (certains souverainistes avaient fait savoir publiquement qu'ils estimaient que le droit de vote sur la souveraineté devrait être restreint

6. Voyant l'importance que prenait l'argumentation nationaliste dans les journaux étudiants lorsqu'il était question de relations entre les groupes, Beaulé a choisi de remonter la filière et d'examiner les journaux depuis l'automne 1995, date du référendum québécois sur la souveraineté. Les arguments évoqués en 1997 étaient effectivement en continuité avec ceux de 1995 et de 1996. De nombreux extraits de l'ensemble des articles sont cités afin d'éclairer les arguments des étudiants de 1997.

7. Les citations tirées de journaux étudiants sont signées comme suit : initiales du signataire, titre de la publication, les données suivantes suivent les normes habituelles.

aux Franco-Québécois ou encore, aux seuls immigrants de longue date) :

Il était une fois, le lendemain d'un jour de consultation populaire sur l'avenir du Québec [...]

Lors de mon arrivée au collège [...] la moitié du pavillon et 80 % de mes amis (profs et étudiants) tiraient des gueules de galériens. [...] Quand la moitié du Québec est déçue, j'ai beau être de l'autre côté, il est difficile de fêter. Je me doute que si le résultat avait été contraire, les souverainistes n'auraient pas fait tant de sentiments et tous ceux que je connais, sans exception, auraient été généreux en railleries et sarcasmes, mais je m'en fous.

[...] Le peuple du Québec a choisi d'évoluer dans la confédération canadienne, alors du nerf !

Une dernière chose, que les personnes qui pensent que seuls les franco-phones de souche sont des Québécois aillent lire *Mein Kampf* d'Adolph Hitler.

Et sachez, vous tous : je suis noir, j'ai un accent français et je suis QUÉBÉCOIS !

(G.-J. S., *L'Infomane*, 23 : 4 (1995), p. 9, cité dans Beaulé, 1998 : 81)

Par ailleurs, selon plusieurs, le groupe franco-québécois ne peut réclamer aucune priorité historique par rapport aux autres groupes ethniques car, en regard des autochtones, tous sont des immigrants sur le continent nord-américain.

Au-delà de cette position prédominante, Beaulé identifie certaines tendances plus radicales et d'autres, plus nuancées dans les discours de la majorité comme dans ceux des minorités ethniques. Comme nous pouvons le constater à travers les citations, les individus sont généralement tiraillés entre plusieurs tendances et leurs propos, pas toujours idéologiquement cohérents, soulignent qu'ils sont en réflexion et cherchent à formuler une analyse juste de la situation. En conséquence, l'équilibre qu'ils établissent entre les divers arguments qu'ils avancent risque de s'avérer extrêmement instable.

Chez les Franco-Québécois, les arguments radicaux mettent l'accent sur l'indifférence des minoritaires à la société qui les entoure et sur leur refus de s'intégrer. Voici deux exemples :

COMMUNAUTÉS CULTURELLES... OU COMMENT L'IMMIGRANT NE S'INTÈGRE PAS À NOTRE SOCIÉTÉ

[Voici] un phénomène qui me scandalise. Tout d'abord, utilisons le CEGEP comme microcosme de ce phénomène. Avez-vous déjà vu plusieurs représentants des communautés culturelles s'impliquer dans les services de (l'association générale des étudiants du collège) ? Où s'impliquent-elles [sic] le plus ? Dans la fameuse semaine culturelle et dans les réunions ethniques [...]. Avez-vous déjà entendu une personne faisant partie d'une communauté culturelle dire : « je suis fier d'être Québécois ! » C'est plutôt : « Je viens de tel ou tel pays, vive ma culture ! »

[...] C'est comme si on nous disait : « Regardez comme nous sommes forts, nous maintenons notre culture vivante [...]. Nous ne vivons qu'à travers cette culture et nous nous refermons [...] »

[...] Certains immigrants d'ici gardent un sentiment d'attachement trop fort à leur ancienne patrie. [...] En tant que Québécois, je devrais comprendre ce désir de conserver sa culture, mais pourquoi vous, immigrants, n'accrochez-vous pas plus que ça à la nouvelle réalité qui vous entoure ? Qu'est-ce qu'il y a de si effrayant dans la perte de sa culture ? N'est-ce pas le sacrifice que l'on doit faire lorsqu'on arrive dans un nouveau milieu ? S'intégrer et s'intéresser à ce qui se passe.

[...]

J'ai certains amis qui désirent renouer avec leur culture et c'est bien. [...] Mais les rassemblements [ne] sont bons que lorsque le nombre d'individus n'est pas élevé ; lorsque le nombre devient trop important, c'est la montée d'une idéologie détachée du reste...(J.P.D. *Le Misanthrope*, 50 (1996), p. 8 ; cité dans Beaulé, 1998 : 61-62).

LE QUÉBÉCOIS EST PLUS QU'UN SIMPLE HABITANT DU QUÉBEC

VOTE ETHNIQUE !! Ces mots vous dérangent ? Vous enragent ? Vous indifférent ? Pourquoi ? Parce qu'ils expriment une vérité qui choque ? [...]

Voilà ce qui frustre autant les souverainistes lorsqu'ils sont confrontés aux minorités ethniques québécoises ! Voilà ce qui crée un nous et un eux québécois ! Comment les Néo-Québécois peuvent-ils s'identifier à une société dont ils ne comprennent ni l'histoire, ni les aspirations, ni même l'essence ? J'en ai assez d'entendre de trop nombreux habitants du Québec se dire d'abord Libanais, ou Nigériens, ou Grecs, ou Vietnamiens, ou Polonais, etc., ensuite Canadiens, puis Montréalais...

J'en ai assez d'être qualifié d'intolérant parce que, en tant que Québécois, j'exprime le souhait de voir (et d'entendre !) les membres des communautés ethniques mieux s'intégrer à la réalité québécoise.

J'en ai assez que l'on me dise que mon désir de souveraineté est un nationalisme désuet, exclusif et que la situation de Montréal prouve que nous devons vivre à l'heure du « village global ».

J'en ai surtout assez d'écouter ces gens qui se veulent Québécois, mais qui définissent la population québécoise sans s'y inclure. Si l'on est Québécois, c'est parce que l'on a fait siennes des revendications traditionnelles des Québécois, non pas parce que l'on veut bien accorder aux Québécois traditionnels leurs revendications. (E.D., *L'Infomane*, 23 : 4 (1995), p. 13 ; cité dans Beaulé, 1998 : 67-68)

Selon les tenants de ce discours, ce serait l'indifférence ou l'hostilité qui conduirait les minorités ethniques à voter en bloc contre la souveraineté bloquant ainsi les aspirations de la majorité franco-québécoise (60 % de celle-ci ayant voté pour la souveraineté en 1995). Aux yeux des radicaux, cette attitude témoignerait de l'ingratitude des immigrés par rapport à leur société d'accueil d'où l'impossibilité pour les premiers d'envisager une société interculturelle. Dans l'argumentaire le plus extrême, comprendre une autre culture exige qu'on s'y assimile. On ne peut vivre dans deux mondes à la fois, il faut choisir. Refuser de s'assimiler, c'est faire preuve d'hostilité. Une position plus nuancée (retrouvée dans le même texte, notons-le), met l'accent sur la préséance à donner à la culture d'accueil pour créer la cohésion sociale. Enfin, certains proposent qu'une durée de séjour minimale au Québec soit exigée pour avoir le droit de vote sur un sujet aussi important⁸ ; une telle connaissance se traduirait, croit-on, par une plus grande sensibilité à la cause de la souveraineté.

Quel que soit l'argument avancé dans les positions radicales (blocage culturel ou indifférence), les conséquences pratiques sont les mêmes en ce qui concerne la société à construire et les façons

8. Notons que lors de la campagne référendaire, certaines personnalités politiques avaient proposé d'exiger une durée de séjour minimale au Québec pour avoir un droit de vote sur une question aussi fondamentale que la souveraineté. On réagissait alors à la stratégie du gouvernement fédéral qui consistait à accélérer les procédures d'accès à la citoyenneté des immigrants du Québec à la veille du vote référendaire, la période de probation pour la citoyenneté canadienne étant de trois ans.

d'y arriver : la société doit refléter les valeurs et les objectifs de la majorité et c'est aux nouveaux venus de faire l'effort de comprendre et de s'adapter.

On ne retrouve pas, chez les étudiants des minorités ethniques, de positions aussi radicales sur l'impossible intégration à la culture majoritaire⁹. Certes, ils soulignent qu'on ne peut oublier sa culture ethnique, qu'elle marque la personnalité de façon indélébile, mais on n'exclue pas la possibilité de comprendre la société d'accueil ou de s'y intégrer.

Pour moi, ma culture, c'est ma personnalité. C'est à cause de mon enseignement culturel que je mange, je m'habille et je pense autrement. Si tu penses que je suis prêt à perdre ma personnalité pour m'intégrer et me faire accepter, c'est que tu n'as pas entendu notre appel. [...] s'intégrer ne veut pas dire s'assimiler. [...]

Il est vrai qu'un immigrant doit apprendre et comprendre la nouvelle culture à laquelle il fait face. [...]

Si mon ami dit que je me suis intégré, c'est parce que j'ai appris et compris la culture québécoise. [...] Pour que les immigrants s'intègrent au Québec, les Québécois comme les immigrants doivent accepter les différences des uns comme des autres.

(F.R. *Le Misanthrope*, 51 (février 1996), p. 9, cité dans Beaulé, 1998 : 76)

C'est plutôt lorsqu'ils parlent des Franco-Québécois que les répondants issus des minorités ethniques frôlent l'ethnicisme, surtout lorsqu'ils parlent des « séparatistes ». Alors que le Franco-Québécois bedonnant et sans culture peut être « amélioré », rien n'est moins sûr lorsqu'il est question des « séparatistes », émotifs et incapables d'accéder à une citoyenneté véritable (c'est-à-dire civique)¹⁰.

Pourquoi les immigrants refusent l'image du Québécois pure laine ? Parce que cette image, c'est un homme en bedaine, mal rasé avec une bière dans la main qui croit que la Colombie c'est en Asie et qui te dit des mots incompréhensibles en mettant un « là-là » à la fin de chaque phrase. Si les Québécois ne changent pas cette image, les « importés » ne voudront

9. Cette attitude plus conciliante des jeunes des minorités ethniques peut s'expliquer, entre autres, par le fait qu'ils ont délibérément choisi de fréquenter un collège francophone : les tenants de positions anti-souverainistes plus radicales risquent de se retrouver plutôt dans les collèges anglophones de l'île de Montréal.

10. Certaines personnalités des partis fédéralistes avaient utilisé un tel argument.

jamais rien savoir des « tabernacos » et de leur pays, comprends-tu « là-là » ? (F.R., *Le Misanthrope*, 51 (1996), p. 9, cité dans Beaulé, 1998 : 74-75)

Il faut mentionner que les séparatistes n'auront pas le droit de diviser un pays à cause de leurs ambitions personnelles en impliquant les émotions des citoyens qui ont, eux, de vrais devoirs à accomplir. Nous sommes les membres du jury [...] : les arguments de Kay Becque ne suffisent pas pour engendrer une ruine de son union avec Ken Adah et une rupture entre elle et Stabby-Litay, Ross-Ours et Dave-Lopeman. À une telle perversion, disons NON !

(N.K. *Le Point G*, 2 : 3 (1995), p. 4, cité dans Beaulé, 1998 : 79)

On sent ici les relents des idéologies nord-américaines qui avaient marqué les politiques d'immigration du XIX^e siècle : seuls certains peuples seraient aptes à comprendre la démocratie et les Franco-Québécois ne seraient pas du nombre.

Comme on peut le constater, les tendances radicales impliquent, de part et d'autre, une psychologisation – voire une ethnicisation – des positions politiques des autres qui aboutissent à la hiérarchisation des citoyens. Les Franco-Québécois estiment les immigrés indifférents ou hostiles puisqu'ils ne s'opposent qu'émotivement au projet souverainiste ou fédéraliste, et ces derniers qualifient les premiers de tribaux. Aucun des deux camps ne perçoit la position de l'autre comme une position politique pouvant émaner d'un jugement rationnel ou comme une position moralement acceptable. Le projet de l'autre, quel qu'il soit, n'est là que pour bloquer celui de l'adversaire et pour servir leurs propres intérêts. En conséquence, tout débat est mort-né. Les plus extrémistes tiennent des discours qui épousent les caractéristiques des idéologies racistes qui postulent qu'il existe chez l'autre un fondement (naturel ou culturelle) immuable et, qu'en conséquence, il est inutile de tenter de l'intégrer à quelque projet commun que ce soit. Les « autres » sont prisonniers de leur passé, de leur culture ou, plus simplement, de leur incapacité d'accéder à la démocratie.

Les positions nuancées sur la question nationale reposent sur les similitudes observées entre les individus et les groupes et ne présentent pas la diversité des positions en terme de rejet mutuel. Du côté des Franco-Québécois ces positions qui affirment la primauté des individus et de leur liberté sur les diktats culturels ou politiques

du groupe majoritaire sont généralement tenues par les filles. D'emblée, on s'identifie aux minorités ethniques qui, tout comme la majorité, cherchent à préserver leur culture : pourquoi ce qui est bon pour les uns ne le serait-il pas pour les autres ? On dénonce l'intolérance de ceux qui refusent d'entendre les opinions politiques des autres, ce qui revient à refuser le droit de parole aux opposants. On constate, enfin, les bonnes relations qui existent entre majorité et minorités, en fait foi les extraits suivants.

J'ai entendu dire qu'il y a 56 ethnies différentes au Cégep [...]. C'est drôle, on réussit quand même à vivre ensemble à tous les jours. [...]. Non, l'extermination n'est pas une bonne solution. Dans notre démocratie, le vote est « secret ». Je ne comprends même pas pourquoi on essaie de trouver qui a voté oui ou qui a voté non. Il y a des Québécois pure laine qui ont voté non. Faudra-t-il leur en vouloir ? Évidemment, c'est plus simple de s'en prendre aux groupes minoritaires, comme on l'a nous-mêmes été un jour. Vous vous en souvenez ?

(B.C. Québécoise d'ascendance mixte, *Le Requiem*, 1 : 2 (1995), p 8, cité dans Beaulé, 1998 : 70)

Afin de trouver un coupable, on essaie de se protéger contre l'ennemi abstrait. [...]

Moi, j'aimerais que le peuple québécois (qu'il soit francophone, anglophone ; qu'il retrouve ses origines lointaines en Asie, en Afrique ou en Europe [...] se pose des questions [...].

En tant que québécoise, montréalaise, francophone, je sens que l'on m'impose une idéologie. [...] Ma langue, mon héritage et mes ancêtres décident pour moi. Je suis bombardée de discours que je « devrais » adopter sans rien remettre en question. Et je ne suis pas seule.

[...] En tant que bilingue, je me sens prise entre deux mondes qui s'opposent. Non, les « Anglais » ne m'ont pas assimilée. Ils m'ont permis de voir l'autre point de vue. Ceci manque au discours de plusieurs. [...]

Je suis une Québécoise. Mes ancêtres habitent cette terre depuis plus de 300 ans, ils ont souffert pendant des siècles. Je ne le nie pas. Je ne le nierai jamais. Mais qui est à la base de cette souffrance : les maudits « Anglais » [...] ? Qui s'est chargé de la continuité de cette souffrance : les « Anglais » de 1995 [...] ? Je regarde dans les yeux de mes amis qu'on nomme « Anglais » et je vois aussi de la souffrance. Ils souffrent de se faire accuser de torts qu'ils n'ont pas commis. Ils aiment le Québec autant que moi ou n'importe qui d'autre.

(M.F., *La République*, 3, 2 (1995), p. 7, citée dans Beaulé, 1998 : 71).

De leur côté, les minorités ethniques, reconnaissent d'emblée qu'elles se regroupent surtout autour d'une même langue et que la culture d'origine imprègne la personnalité de chacun. Ces regroupements tiendraient plus au besoin de se retrouver ensemble qu'à un quelconque rejet radical du groupe majoritaire. Ce n'est pas parce que l'intégration est progressive qu'elle ne se fait pas. Enfin, selon eux, il n'y aurait pas opposition entre diversité culturelle et communication et que le but de la semaine interculturelle est de stimuler les échanges et non faire de l'auto-célébration de chacun des groupes. Les enclaves sont en effet jugées dangereuses par ces jeunes qui tiennent des positions nuancées.

Réponse de M.A., fils d'immigrants haïtiens

[...] c'est vrai que les communautés culturelles [...] sont mal représentées dans les divers groupes, organismes ou activités du Cegep ; il est vrai aussi que les différentes ethnies du Cegep ont tendance à se regrouper.

[...] J'estime que ce phénomène est tout à fait normal [...] et d'autant plus naturel du fait qu'une personne, peu importe son sexe, sa religion, sa race ou son appartenance sociale aura toujours plus tendance à aller vers les personnes en qui elle peut se reconnaître.

L'intégration en tant que telle est un processus qui s'échelonne sur plusieurs générations. Les immigrants de première génération seront les moins bien intégrés à la société québécoise [...] ; mais les fils et les filles de ces mêmes immigrants vivront une partie de la réalité québécoise et il en sera de même pour leurs propres enfants. [...] On ne peut demander à un immigrant d'oublier dès le jour de son arrivée sur sa terre d'accueil son passé et ses origines, c'est impossible.

[...]

La culture d'un peuple est son bien le plus précieux et la perte de sa culture est bien la chose la plus effrayante qui soit. Le Québec en est un excellent exemple. [...]

En fait, les ethnies n'ont rien à perdre en tentant de comprendre la culture du peuple qui les accueille, mais les efforts de rapprochement doivent se faire dans les deux sens et cela, sans que personne n'ait à oublier d'où il vient.

(*Le Misanthrope*, 51 (1996), p. 9, cité dans Beaulé, 1998 : 71)

Réponse à l'article concernant la non-intégration des immigrants à la société québécoise par F. R. , responsable du Comité hispanophone, d'abord Colombien mais aussi Québécois et fier d'être les deux.

Si les immigrants ne s'impliquent pas dans les services de [l'association générale des étudiants], c'est tout simplement parce que ça ne les intéresse pas. Mais l'origine ethnique n'a rien à voir avec ça. Quand tu t'impliques dans le journal étudiant, ce n'est pas parce que tu es Libanais, Italien ou Québécois, mais parce que tu veux écrire.

La semaine interculturelle permet aux immigrants de s'ouvrir aux autres cultures [...]. Si tu crois que nous voulons montrer la force de notre culture et que c'est là une espèce de renfermement, c'est que tu n'as pas entendu notre appel à échanger.

[...]

Tu te demandes ce qu'il y a d'effrayant dans la perte de sa culture ? [...] Tout d'abord, je trouve cette question surprenante de la part d'un Québécois. S'il n'y avait rien d'effrayant avec ça, pourquoi se battre pour le statut de société distincte ?

[...]

De toute façon, je ne pourrai jamais être assimilé, parce que même si je mangeais de la tourtière à Noël, j'aurais toujours le teint basané, les yeux un peu bridés et l'accent hispanophone en arrière-fond.

Nos rassemblements s'expliquent d'une façon facile à comprendre pour un Québécois : la langue. [...] Mais ça ne veut pas dire que nous ne voulons rien savoir des autres Québécois. [...]

Pour moi, ma culture, c'est ma personnalité. C'est à cause de mon enseignement culturel que je mange, je m'habille et je pense autrement. [...] L'intégration ne doit pas se faire au détriment de la personnalité. [...] Il est vrai qu'un immigrant doit apprendre et comprendre la nouvelle culture à laquelle il fait face. [...] Je me considère comme un immigrant qui s'est bien intégré.

[...]

Pour finir, je voudrais qu'on arrête de creuser le fossé entre les communautés culturelles et les Québécois. [...] Si les immigrants continuent de s'enclaver, ils vont creuser leur tombe [...] Si les Québécois ne se rapprochent pas des immigrants, ils ne vont jamais leur faire comprendre la réalité du Québec comme société distincte du Canada anglais. Apprenons les uns des autres.

(*Le Misanthrope*, 51 (1996), p. 9, cité dans Beaulé, 1998 : 74-75)

En résumé, les positions nuancées des néo-Québécois tiennent pour normal et universel l'attachement des individus à leur culture d'origine, qu'ils fassent partie d'un groupe majoritaire ou pas. Les changements culturels doivent résulter du choix des individus et ne peuvent se faire que graduellement étant donné l'importance de la

socialisation première. Les individus ne sont pas pour autant prisonniers de leur culture ou de leur communauté, ils demeurent des êtres libres. Selon eux, la prise en compte des relations sociales réelles devrait primer sur les oppositions politiques ou idéologiques qui, en simplifiant les positions de l'autre, permettent de mieux les attaquer. Par contre, on dit comprendre la réaction des souverainistes à leur courte défaite référendaire qui vient briser un long rêve ; du même coup, on s'applique à les rassurer par rapport à la volonté réelle des immigrants de s'intégrer. Tout comme chez les Franco-Québécois, les immigrants nourrissent une vision dynamique de l'intégration et croient en la vertu de l'échange.

Enfin, notons que, au-delà ces positions opposées sur la question nationale, on trouve chez les jeunes collégiens des positions internationalistes ou humanistes qui dépassent (ou contournent) tous les discours nationalistes. Cependant, ces courants demeurent relativement marginaux. Les internationalistes, qu'ils soient d'un groupe ou de l'autre, avancent des arguments qui se réfèrent à la fois aux droits individuels et collectifs, dont le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Par exemple, dans le but d'encourager les minorités ethniques à soutenir le combat des souverainistes québécois, les cas basque et catalan ont été évoqués dans le journal étudiant *La République* par un jeune d'origine chilienne (L.C. *La République*, 3 : 7 (avril 1996), p. 4, cité dans Beulé, 1998 : 88). L'argumentation des internationalistes qui associent défense des droits individuels et nationalisme reste par ailleurs assez obscure. Quant au courant humanitaire, il récuse tout nationalisme estimant qu'il fait écran à notre commune humanité.

LA FRACTURE CULTURELLE

Dans les données de Beulé, la fracture culturelle s'observe essentiellement dans les commentaires sur les regroupements ethniques et dans les discussions autour des fréquentations interethniques. Comme nous l'avons vu, certains Franco-Québécois voient chez les minoritaires un signe d'un rejet de la culture d'accueil alors que d'autres ne s'en formalisent guère et estiment que cette attitude est normale chez les immigrés récents. On trouve la même dualité chez les minoritaires qui soulignent, comme nous

l'avons déjà vu, que ce sont les affinités de valeurs et le maniement plus facile de la langue d'origine qui alimentent en premier lieu les regroupements ethniques. Cependant, les propos que l'on tient sur ce constat général divergent : certains jugent qu'il n'y a en rien un rejet de la culture des autres dans ces regroupements alors que d'autres soulignent les stéréotypes ou les valeurs antagonistes des différents groupes ethniques.

Par ailleurs, dans la plupart des événements observés par Beaulé au collégial « majoritaires et minoritaires s'affrontent, s'évitent et ne s'invitent guère », c'est à se demander qui fera le premier pas ! (Beaulé, 1998 : 116). Cette situation s'applique même aux événements interculturels alors que plusieurs ne portent attention qu'à leur propre groupe (par exemple, ils n'assistent qu'aux bouts de spectacles animés par les leurs, d'autres font cercle autour des kiosques de leur groupe ethnique bloquant ainsi l'accès aux autres, etc.). Bref, le repli culturel s'avère de tous côtés la solution facile et rassurant. Les étudiants qui franchissent les frontières le font seuls et à leurs propres risques, comme l'illustre éloquentement ce long monologue d'une collégienne d'origine latino-américaine :

MONOLOGUE D'UNE COLOMBIENNE IMMIGRÉE IL Y A TROIS ANS

Je suis tannée de voir qu'on met tout le monde dans le même paquet, ce n'est pas parce qu'on est juif qu'on est riche, ce n'est pas parce qu'on est Italien [*sic*] qu'on est dans la mafia, ce n'est pas parce qu'on est noir qu'on est voleur, ce n'est pas parce que je suis Colombienne [*sic*] que je fais du trafic de drogues, et je pourrais continuer une très longue liste des préjugés qu'on a à l'égard des autres [...] ce n'est pas parce qu'on est d'une même culture et parce qu'on parle tous la même langue qu'on a la même façon de penser et de vivre.

Tout ce que je veux, c'est qu'on essaie de se mettre dans la peau de l'autre pour comprendre ce qu'il vit [...] [et] arrêter la croissance des barrières qu'on a et ne pas en créer des nouvelles, parce que je pense qu'on en a assez. [...] je suis bien dans ma peau même si je sais qu'il y a du monde qui ne m'aime pas, on ne peut pas plaire à tout le monde. [...] Il m'a pris beaucoup de temps pour comprendre que tout le monde n'a pas les mêmes facilités et la [même] force de volonté [que moi] pour recommencer sa vie dans un pays étranger où l'on parle une autre langue et où il y a plein de monde qu'on ne connaît pas.

[...] Je me demande si vous savez ce que c'est que de vivre dans une société où l'on doit constamment s'adapter. On est toujours en train d'apprendre quelque chose et parfois c'est difficile. Il y a des moments où je suis tannée, des moments où j'aimerais qu'on parle tous la même langue et qu'on ait tous la même culture, qu'il n'y ait pas de frontières entre nous, parce que je suis fatiguée qu'on me fasse la remarque à tous les jours que j'ai un accent, quand je sens que la remarque vient de quelqu'un qui veut me faire sentir que je ne suis pas d'ici, c'est hyperfatigant, ça me rend malade. Par contre il y en a qui me font la remarque en disant qu'ils aiment bien l'accent et cela ne me choque pas.

[...] j'ai une perte d'identité, j'ai deux appartenances, je suis au milieu de deux cultures tout à fait différentes ; il y a ma propre culture, la culture colombienne, et il y a la culture québécoise qui m'influence beaucoup.

[...] il y a ceux qui s'adaptent facilement à leur nouvelle société, qui adoptent des nouvelles coutumes, qui se font de nouveaux amis et qui apprennent une nouvelle langue qui leur permettra de se sentir comme chez eux, et il y a ceux qui ne sont pas capables de s'intégrer, de recommencer à zéro [...] celui qui aura le plus de problèmes est [...] le MÉSADAPTÉ, une [...] personne qui doit toujours côtoyer le fantôme de son pays et qui rêve d'y retourner un jour, une personne qui trouve toujours l'excuse parfaite : Ah ! Non je n'ai pas appris le français parce que je devais travailler, ou encore parce que je devais garder les enfants pour que mon mari puisse travailler. On peut même entendre dire parfois qu'il ne trouvait pas si nécessaire d'apprendre une autre langue parce qu'il n'en a pas besoin ; il parle dans sa langue maternelle [...]

Il faut être réaliste et savoir que lorsqu'on parle d'adaptation de nouveaux arrivants, on parle aussi d'adaptation de ceux qui sont ici, soit Québécois d'origine ou Québécois d'origines ethnoculturelles. [...]

C'est bizarre mais la plupart des personnes pensent que celui qui doit s'adapter est celui qui arrive ; c'est vrai, mais réfléchissez et vous [...] vous direz « moi aussi je dois m'adapter », et à des gens originaires de partout. La société québécoise [...] doit s'adapter à autant de cultures [qu'il y a] d'immigrants. L'arrivant a seulement à s'adapter à un modèle de société. Certains québécois s'adaptent, d'autres trouvent seulement exotique d'aller dans une discothèque latino-américaine et d'apprendre l'espagnol.

Je suis heureuse parce que je me suis intégrée à la société québécoise, j'ai appris le français [...] je ne suis plus la même [...] par le seul fait d'avoir appris une autre langue [...] et de côtoyer des gens différents ; on change.

Je sais qu'il peut y en avoir parmi vous qui vont trouver ça plat que je vous dise que je suis une femme très heureuse [...]. Je suis heureuse parce que j'ai un beau mariage, je me suis vite intégrée à la société québécoise, j'ai appris le français, je fréquente une école [...].

Ca me fait penser à la difficulté que j'ai eu de comprendre l'attitude d'une de mes amies qui est ici depuis plus de vingt ans. Mariée avec un enfant, elle arrive au Québec pour s'y installer avec son mari. [...] Elle a choisi de s'occuper elle-même de ses enfants [...]. Les années ont passé, et elle n'est pas allée à l'école et n'a pas travaillé non plus. Quelques années plus tard, elle a voulu étudier, mais elle n'a pas très bien réussi et a décidé de rester chez elle. Parfois, lorsqu'on parle de ma vie ici au Canada, elle manifeste le regret de ne pas avoir fait comme moi et on dirait qu'elle est jalouse de voir que n'ayant pas d'enfants pour l'instant, j'étudie et je suis heureuse. [...] Mais parfois lorsqu'on est une femme issue des communautés culturelles, on est dans une situation plutôt difficile, si on s'adapte bien et facilement à la société québécoise. La plupart du temps, on est étudiante ou travailleuse, on rompt avec la tradition de beaucoup de cultures où l'on perçoit la femme comme un instrument pour faire des enfants, des cultures où la femme est faite pour rester à la maison ; alors on se fait critiquer par ceux qui n'ont pas tout ce qu'on a, on se fait critiquer par ceux qui n'ont pas de LIBERTÉ.

(Bérérix, Colombienne, *Mondialités*).

On voit ici toute la difficulté de rompre avec les traditions sans encourir le rejet de sa communauté d'origine. Et, une fois la rivière franchie, il n'est pas sûr que l'on soit accueilli avec compréhension sur l'autre rive, les membres de la majorité n'étant généralement guère conscients des ressources et de l'effort individuel qu'a nécessité cette traversée. S'il n'a pas une forte personnalité, l'immigrant qui change de camp risque fort de se retrouver seul et perdant sur tous les fronts.

La fracture culturelle ne fait pas que séparer les groupes dans l'espace, elle s'insinue aussi dans la conscience de chacun. Deux enquêtes journalistiques collégiales portant sur les fréquentations amoureuses interethniques font ressortir une série de positions allant « d'un refus total à une acceptation inconditionnelle en passant par la neutralité ou la nuance » (Beaulé, 1998 : 110). Cet ensemble de positions se retrouverait aussi bien chez les parents que chez leurs enfants. Notons par ailleurs « qu'aucun couple mixte n'a mentionné le choc des cultures comme entrave au sein même de son couple » (Beaulé, 1998 : 110). Lorsqu'il y a rejet des fréquentations interethniques, c'est souvent une question d'inertie, tout comme dans le cas des regroupements ethniques : pourquoi affronter les conflits de valeurs inévitables et risquer le rejet non seulement de l'ami(e)

recherché(e), mais aussi des pairs et, dans le cas des minoritaires, des parents, lorsqu'on peut se satisfaire de quelqu'un de son propre groupe ?

Q. Fréquenteriez-vous une personne ayant une culture et une mentalité différentes des vôtres ?

R1. Non, [...] elles ont des manières différentes de réagir [...] c'est des relations qui pourraient devenir difficiles, et moi, j'essaie d'éviter les relations difficiles

(Franco-Québécois)

R2 Quand je sors avec une Québécoise, elle devient un sujet tabou à la maison. Mes parents trouvent que les blanches ne sont pas assez fidèles, pas assez loyales envers leurs chums (Viêtnamien).

R3 Ses parents (référant à son amie polonaise) établissaient un idéal pour leur fille [...]. Si tu n'y correspondais pas, *too bad* (Franco-Québécois).

(Propos recueillis par J.F., A.M.-D. et A.L.-L., *Le Misanthrope* (mars 1997), cité dans Beaulé, 1998 : 109-111).

Q. Es-tu fier d'être un mélange de deux cultures ?

R. Oui, mais c'est difficile par moments, surtout lorsque, par exemple, mon père me traite de traître ou que mes parents me racontent comment c'était dans le temps en Chine, la guerre, etc. J'ai pleuré très souvent lorsque des gens m'ont blessée à cause de mes origines. J'ai passé par-dessus et j'ai quand même espoir en l'avenir. (Chinoise née au Viêtnam ; propos recueillis par G.S. , *Le Trait d'union*, 60 : 4 (1997), p. 10, cités dans Beaulé, 1998 :106).

Les pressions se font particulièrement intenses à l'endroit des filles des minorités ethniques que parents et amis veulent protéger des mœurs volages des Franco-Québécoises. Face à ces pressions, ces filles des groupes, même lorsqu'elles aspirent à plus de liberté, optent pour l'évitement et choisissent même de se montrer d'autant plus intransigeantes sur le plan des exigences morales parce qu'elles sont, dès le départ, soupçonnées du seul fait de leur exposition à l'influence délétère de la culture majoritaire. De même, certaines Franco-Québécoises disent se faire accuser de « noircir » à force de fréquenter les minorités, mais à la différence des filles des minorités, ces remarques ne les affectent guère, sans doute parce que le groupe majoritaire ne ressent pas le besoin d'exercer un contrôle aussi serré sur ses membres pour préserver sa culture. Enfin, certaines filles de groupes minoritaires préfèrent éviter de fréquenter des personnes du

groupe majoritaire de peur de ne pas être prises au sérieux, telle cette Haïtienne qui a rejeté un soupirant franco-québécois qui la trouvait *cute*, sous prétexte qu'il n'était attiré que par son exotisme (cité dans Beaulé, 1998 : 115).

Curieusement, les Franco-Québécois ne rétorquent pas aux attaques faites à leurs mœurs. Est-ce parce qu'ils les jugent trop stéréotypées pour qu'il vaille la peine de s'y intéresser? Parce qu'ils comptent sur le temps et l'acculturation progressive des minorités pour adoucir ces jugements? Parce qu'ils jugent que la force de leur nombre leur permettra toujours d'éviter de fréquenter les minoritaires qui les méprisent? Les données de cette étude ne permettent pas de le dire. Par contre, il ne faut pas se méprendre sur l'attraction réelle qu'exerce, malgré tout, la culture dominante sur les minoritaires. Elle se traduit par plusieurs petites phrases, des mises en contexte ou des sous-entendus dans leurs propos. Si les mœurs sexuelles des Franco-Québécois les repoussent, ils leur envient leur liberté et leur aisance et notent leur ouverture culturelle; le principe leur semble bon, mais sa mise en pratique, trop extrême!

À partir des observations de Beaulé sur la fracture culturelle, nous pouvons conclure que les rapprochements ne sont pas encore très visibles sur le plan des interactions et des écrits publics dans les collèges montréalais francophones. Pour le moment, les pressions sociales chez les minoritaires et la force d'inertie chez les majoritaires semblent l'emporter, ce qui n'exclut pas le développement d'attitudes critiques chez certains individus par rapport à cette fermeture. Il faut se rappeler que, contrairement à ce qui se passe dans les collèges anglophones, dans les collèges francophones, les minoritaires sont des immigrants arrivés récemment. Le processus d'acculturation n'y est donc pas aussi avancé¹¹.

11. En effet, avant la loi 101, votée en 1977, obligeant les enfants des nouveaux immigrants à fréquenter l'école française aux niveaux primaire et secondaire, l'immense majorité des nouveaux arrivants optaient pour le système scolaire anglophone (ou y étaient envoyés par les administrateurs francophones). En conséquence, les collèges francophones recrutent, encore aujourd'hui, surtout des enfants d'immigrants récents, alors que l'inverse est vrai des collèges anglophones qui ont gardé une clientèle descendant d'immigrés plus anciens.

*

* *

Que retenir de ces deux études ? Qu'est-ce qui pousse les jeunes des groupes ethniques à se rapprocher ou à s'éloigner du groupe majoritaire et quel type de société souhaitent-ils ?

Tout d'abord, force est de constater que, tant au niveau secondaire que collégial, les facteurs de division l'emportent sur les facteurs de rapprochement chez les groupes observés. Au centre des conflits on est aux prises avec la place des minorités dans la société québécoise d'une part et les enjeux nationaux et culturels qui sont les symboles de cette place de l'autre.

Ainsi, la grande majorité des jeunes Franco-Québécois de l'école secondaire du quartier francophone aimerait bien imposer leurs valeurs individualistes à l'ensemble des autres groupes. Ces dernières résistent craignant que cet individualisme n'amène un effritement de leurs valeurs familiales et communautaires (chez les Italiens) ou les empêche de lutter contre le racisme (chez les Haïtiens). Certes, l'individualisme attire les minorités mais, sauf exception, elles ne veulent pas que cela entame les valeurs ou la solidarité ethniques et c'est bien cela qui agace les majoritaires qui veulent que ce soit uniquement leur culture et leur groupe qui aient préséance au Québec.

Par ailleurs, beaucoup plus qu'une culture, c'est un projet culturel que soutient chaque groupe en présence. Ces projets ont des volets sociopolitiques différents (individualiste, multiculturel, antiraciste), mais aucun n'exclut les autres groupes. Or, chacun donne préséance aux aspirations de l'un ou l'autre des groupes en présence ce qui, faute de compétences pour mener à terme une discussion constructive entre les groupes, annule toute possibilité de consensus autour d'un projet unique. Finalement, à la fin du secondaire, la seule solution possible demeure la séparation des groupes.

La dynamique dominante observée dans les collèges reprend la dimension sociopolitique du rapport entre groupes ethniques au Québec, mais elle cantonne les préoccupations culturelles à la seule sphère des relations hommes-femmes où les stéréotypes sur la liberté de mœurs des Franco-Québécoises érigent, dans la sphère privée,

des frontières tout aussi étanches que les rivalités politiques dans la sphère publique. Les positions conflictuelles sont beaucoup plus fermes au collégial qu'au secondaire ce qui peut être un effet d'une plus grande maturité (comme nous le notions plus haut), de l'échantillonnage et du contexte politique post-référendaire. Le débat a lieu entre jeunes qui ont peu de points en commun dans la plupart des cas : ils n'habitent pas nécessairement le même quartier, n'évoquent pratiquement jamais d'expériences interpersonnelles significatives avec les membres d'autres groupes et, en dehors d'affirmations générales sur le refus des immigrants de s'intégrer ou le refus des Franco-Québécois d'accepter les minorités, le passage du culturel au politique est complètement escamoté dans leur discours. Comme le soulignait une étudiante, on est ici dans un débat abstrait où aucun consensus n'est recherché. On cherche, sans aucun doute, à démontrer la mauvaise foi de l'autre, tout comme en fin de secondaire dans l'école de quartier, la logique dominante, des deux côtés de la fracture ethnique, demeure purement narcissique et compétitive.

Quelques personnes, plus ouvertes et nettement plus nuancées, s'affirment davantage au collégial qu'à l'école secondaire. Pour rebâtir les ponts entre groupes ethniques, elles proposent de tabler sur les liens interpersonnels existants et de reconnaître les difficultés, les aspirations culturelles et valeurs de liberté et de démocratie communes à tous. Il s'agit, en somme, de refaire, à l'inverse, le chemin parcouru dans l'école secondaire observée et d'y introduire la compréhension interculturelle pour permettre un vouloir vivre ensemble politique.

Ce sont cependant les jeunes de la deuxième école secondaire plus cosmopolite, étudiée par Laperrière et son équipe, qui poussent le plus loin la réflexion sur les conditions du vivre ensemble. Cette réflexion a été élaborée dans l'action et la négociation avec leurs camarades d'autres cultures. Ces jeunes ont appris qu'il y a des zones où l'expérience, les valeurs et les aspirations des uns et des autres ne peuvent être partagées, mais ils savent aussi qu'ils devront inévitablement vivre ensemble. Ils ont, en conséquence, développé une attitude politique ouverte, alimentée par une compréhension du contexte où vivent les autres groupes, de leurs peurs et de leurs aspirations, et ils essaient de construire des solutions sociopolitiques qui en tiennent compte :

- reconnaissance du contexte anglophone de l'Amérique du Nord et du Canada par les Franco-Québécois, du désarroi des nouveaux arrivants et de la nécessité de mettre en place des politiques incitatives cohérentes pour promouvoir le fait français ;
- reconnaissance aussi, par les Franco-Québécois des blessures causées par le racisme et de l'importance de le combattre aux côtés de leurs camarades noirs ;
- reconnaissance, par ces mêmes camarades, des efforts faits pour tourner la page sur le passé pour construire une société québécoise plus inclusive ;
- reconnaissance du fait français par les jeunes d'origine italienne et promotion simultanée du multiculturalisme et du bilinguisme, mais pas nécessairement sous forme législative, pour éviter de heurter la majorité franco-québécoise.

Bref, on essaie de part et d'autre de tempérer ses propres aspirations pour les rendre acceptables aux autres. Évidemment, tous ne partagent pas le même optimisme et il s'en trouve qui prédisent à ces idéaux civiques peu d'avenir en dehors des l'enceinte protégée de l'école. Mais l'essentiel est qu'ils aient pu entrevoir la possibilité d'un tel avenir.

Du côté collégial, les écrits des étudiants restent dans leur grande majorité collés au présent et les données d'entrevues n'ont pas exploré leur vision de l'avenir. Les seules exceptions viennent des tenants d'une vision internationale ou humanitaire, mais leur réflexion n'est guère poussée ou concrète, ce qui la rend particulièrement fragile.

Bref, on peut noter, chez les jeunes du secondaire et chez les jeunes filles de niveau collégial observés par Beaulé, une connaissance du vécu des autres qui est relativement nouvelle par rapport à celle de la génération précédente. Cependant, au moment de ces recherches, la réflexion sur le vivre ensemble était très inégalement amorcée dans les milieux scolaires observés. Les jeunes se montraient fort conscients des lignes de fracture entre les groupes, mais seuls ceux de l'école secondaire cosmopolite réfléchissaient systématiquement aux moyens de construire des consensus dans une

société plurielle. Si l'on s'en tient à notre hypothèse que c'est le profil démographique très cosmopolite de l'école qui a forcé cette réflexion¹², on peut supposer que l'évolution de l'ensemble des écoles secondaires montréalaises vers un tel profil a pu amener plus d'ouverture entre groupes ethniques. Cependant, les effets de ce brassage semblent s'atténuer radicalement au niveau collégial où la situation se montrait, en 1997, plus proche de celle de l'école secondaire de milieu francophone où s'affrontaient, six ans plus tôt, des groupes ethniques assez forts pour se permettre de rêver d'autarcie. Il serait sans doute intéressant de mener, d'ici quelques années, des études supplémentaires sur le même sujet pour vérifier jusqu'à quel point la nouvelle réflexion qui s'est amorcée au Québec sur la citoyenneté dans les sociétés pluralistes a pu faire évoluer le débat.

12. Sauf pour certains cours de culture religieuse, les étudiants ne nous ont fait part d'aucun effort particulier de la part de l'école en vue du rapprochement des groupes ethniques. Plusieurs d'entre eux ont même souligné que le personnel scolaire était parfois dépassé par le pluralisme scolaire.

Références

- Barth, Fredrik (dir.) (1989), *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organisation of Culture Difference*, Boston, Little Brown.
- Beaulé, Denis (1998), « L'origine ethnique et la couleur comme facteurs de différenciation entre les francophones québécois », Mémoire de maîtrise (sociologie), Université du Québec à Montréal.
- Camilleri, Carmel, et Margalit Cohen-Emerique (dir.) (1989), *Chocs de cultures concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Paris, L'Harmattan.
- De Rudder, Véronique (1991), « La recherche sur la coexistence pluriethnique. Bilan, critiques et propositions », *Espaces et sociétés*, 64, 1, p. 131-157.
- Laperrière, Anne, et al. (1992), « Relations ethniques et tensions identitaires en contexte pluriculturel », *Santé mentale au Québec*, XVII, 2, p.133-156.
- Laperrière, Anne, et al. (1993), « S'approprier l'avenir », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1991, 6^e série, tome II, Ottawa, Société royale du Canada, p. 41-55.
- Laperrière, Anne, et al. (1994a), « L'émergence d'une nouvelle génération cosmopolite? », *Revue internationale d'action communautaire*, 31/71, p. 171-184.
- Laperrière, Anne, et al. (1994b), « La construction sociale de l'identité ethnique en contextes multiethniques contrastés », dans Christine Labat et Geneviève G. Vermes (dir.), *Cultures ouvertes, sociétés interculturelles. Du contact à l'interaction*, Paris, L'Harmattan, p. 194-211.
- Laperrière, Anne, et al. (1994c), « Mutual perceptions and interethnic strategies among French, Italian and Haïtian adolescents of a multiethnic school in Montreal », *Journal of Adolescent Research, Special Issue on Canadian Research on Adolescence*, 9, 2 (avril), p.193-217.

